

Alain et la « Revue des vivants »

On trouve dans les *Souvenirs sans égards*¹ d'Alain, récemment parus chez Aubier, la mention suivante :

« Comme disait un de mes bons élèves, il n'est pas facile d'être disciple, et par ce détour, j'aperçois qu'il n'est pas facile d'être ministre. J'aimai toujours de Monzie et je le vis souvent, tant qu'il fut ministre. Je le poussai beaucoup dans diverses circonstances, notamment lorsqu'il parvint à donner une mission diplomatique très importante à un de ses amis, fondateur de la Revue des vivants. Il reste dans ce recueil beaucoup d'articles de moi que j'estime ; mais ils eurent peu d'action. »

L'ami d'Anatole de Monzie dont il est question dans ce texte de 1947 n'est autre que Henry de Jouvenel (1876-1935), journaliste et homme politique français, célèbre pour avoir été le mari de Colette de 1912 à 1925 et le père de « Bel-Gazou », mais qui fut aussi une des grandes figures du journalisme et de la diplomatie française de l'entre-deux-guerres. Directeur du cabinet du ministre du Commerce en 1905, il collabora au Journal et devint rédacteur en chef du *Matin*. Sa carrière politique, à laquelle le pousse son ami de Monzie, commence surtout après la guerre. Sénateur de la Corrèze de 1921 à 1933, il est nommé ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts du gouvernement Poincaré en mars 1924. Haut-commissaire de la République en Syrie et au Liban en 1925-26, c'est sous son administration que le Liban est organisé en République. Militant de la paix, proche d'Aristide Briand, il fonde en 1927 la *Revue des vivants*, « Organe des générations de la

1 ALAIN, *Souvenirs sans égards*, suivi de *Traité des outils et Dix leçons d'astronomie*, Paris, Aubier, 2010, p.72.



guerre ». Premier président de l'Union des Français de l'Etranger de 1927 à 1935, il est en 1932-1933 ambassadeur de France en Italie. C'est à cette « mission diplomatique » que font allusion les lignes qui précèdent. Mission d'importance, puisque Jouvenel y rétablit des liens d'amitié avec l'Italie et y noue des discussions qui aboutissent en juin 1933 au célèbre « Pacte à Quatre », pacte d'entente et de collaboration entre la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. Le rétablissement de la conscription en Allemagne et la question

éthiopienne devaient mettre fin à ces espoirs et le Pacte à quatre ne fut jamais ratifié. Ministre de la France d'Outre-mer en 1934, Jouvenel assura plusieurs fois la fonction de délégué de la France à la Société des Nations. Son dernier travail, interrompu par la mort, était un plan de sauvegarde des relations franco-italiennes dans le cadre de la SDN.

Il semble² qu'Alain ait adressé en tout et pour tout trois articles à la revue de Jouvenel, articles dont les textes n'ont jamais été repris depuis. « Opinions sourdes » (mars 1928), « Pensées d'avenir » (septembre 1928) et « Désarroi politique » (1931). D'une toute facture et d'une autre ampleur que les Propos, ces textes, et c'est assez rare, avaient su conserver l'estime d'Alain. On en trouvera ici le texte intégral.

2 Les collections de la « Revue des vivants » sont difficiles d'accès, et la numérisation n'en est pas achevée à la Bibliothèque Nationale de France. Nous n'avons pu vérifier les numéros de juillet 1927-juin 1928, ni les numéros de janvier à juin 1930.

LA REVUE DES VIVANTS

ORGANE DES GÉNÉRATIONS DE LA GUERRE

Directeurs: HENRY DE JOUVENEL - HENRY MALHERBE.

Secrétaire Général: JEAN TILERAUD,

Président de l'Association Générale des Écrivains de la Guerre.



Docteur G'RTIENNE CLEMENTEL et BERNARD NAI DEN

NOS ENQUÊTES A L'ÉTRANGER

MAURICE PRINOT : *La splendeur historique anglaise*

L'ART ET LE ROMAN D'AUJOURD'HUI

J. KENNEDY :

THÉRESE SANDER :

EDUIS JOUVEY :

K. VIELKORNOZ :

La Fugace d'Hypolyte, roman.

Monstres Jutes, roman.

La guerrière, *Les tigres*.

Charlot dans le Caire.

G. J. GIGNOUX : *Les derniers jours*.

R. GABIN - INTERIM M. L. JEAN DE FLECKNER - M. JEREMANN

A PARIS

85⁰⁰, FAUBOURG SAINT-HONORÉ (VIII^e)

Le Numéro : 5 fr.

OPINIONS SOURDES

La revue des vivants, mars 1928

Le gouvernement n'est peut-être point comparable à un organe, comme est le cœur, qui distribue vie et force à toutes les parties ; il ressemble plutôt à un médecin, devant un homme fort riche et qui n'est point sérieusement malade.



On ne lit que des pensées de gouvernement. Mais le citoyen n'a que faire de pensées de gouvernement ; osera-t-il dire qu'il voudrait être gouverné selon des pensées de citoyen ?



Un théâtre, où le public se compose d'acteurs qui attendent le moment de paraître sur la scène, voilà une occasion de sentiments étranges et artificiels ; voilà un excès. Tous les députés en leur province, jugeant sur imprimés et volant par le télégraphe, voilà l'autre excès. Le citoyen a une publique préférence pour le premier de ces systèmes, et une secrète préférence pour le second.



Les patriotes, au temps où ce mot fut créé, étaient des hommes qui luttèrent premièrement contre des tyrans intérieurs. La situation a changé beaucoup ; le sentiment est resté le même. Le patriote cherche des ennemis intérieurs. Je n'irais pas jusqu'à dire que ce sont les tyrans intérieurs aujourd'hui qui sont patriotes ; ce n'est pas si simple. Mais on peut chercher par là.



Quelqu'un demandait par quel mélange, par quelle chimie, par quelles réactions composées le sentiment le plus naturel, le plus doux, le plus généreux, le plus propre à nous tirer de nos passions aigres, s'était changé en un fanatisme triste et méchant. Cette remarque éveillerait une sorte de pudeur et même de honte, devant des déclamations trop faciles. Mais cette honte, on a honte aussi de l'avoir. Aussi voyez courir le soldat citoyen, comme court un homme qui sent deux hontes après lui. On se demande quelquefois si ce jeu cruel durera toujours.



Un peuple qui cherche sa pensée devant les mitrailleuses braquées, tragédie. Un sophiste qui cherche ses mots devant les bulletins de vote braqués, comédie. Le bon sens cherche d'autres voies.



Le politique a gagné sa journée lorsqu'il a aménagé les impôts, la police, les rivalités. Le citoyen qui a pensé sérieusement à ces choses n'a pas encore commencé à gagner sa journée. Toutes ces choses réglées, il a encore à nourrir sa femme, ses enfants, et le politique.



Je veux bien que l'on réfléchisse sur le mot de Goethe : « J'aime mieux une injustice qu' un désordre », qui est d'un homme d'état. Et chacun aperçoit sans peine que le désordre est source d'innombrables injustices. Maintenant il ne serait pas mauvais de considérer cet ordre de fer, dans le moment où il est tout ordre et tout fer, et source aussi d'innombrables injustices. La politique est difficile ; toutes les vérités passent aisément dans leur contraire ; c'est pourquoi tous les essais de penser vont à la colère. Il faudrait se faire à cette idée que l'on n'a jamais tout à fait raison.



Quand la justice est ainsi disposée, en son ordre de bataille, qu'elle tne premièrement et à coup sûr les plus justes, cela est un grand signe. Cela fait aimer la justice boiteuse, le *Daloz*, et les juges somnolents.



La Représentation Proportionnelle était juste, d'apparence ; j'en fus saisi, mais non étourdi. Elle m'était proposée par des hommes justes, et que je respecte. Il me fallut un long temps, et la ruse paysanne que j'ai reçue en héritage, pour reconnaître en cette promesse de justice le visage de la force, qui veut une victoire bien claire, et qui la nomme droit. Je mis plus de temps encore pour comprendre que l'esprit de parti est aveugle et sourd. Si chacun des votes d'un député pouvait être caché à ses collègues et connu de ses électeurs, nous aurions une meilleure chance.



Tout va selon la paix, si chacun suit sa propre idée ; mais, dès que l'on veut accorder sa pensée et celle du voisin, c'est guerre. Toute querelle vient de ce qu'on ne comprend pas l'autre pensée, de ce que l'on n'est pas à la place de son voisin. Ainsi le plaideur s'en tient à une apparence du droit ; il ne veut point croire qu'il y ait une autre apparence du droit. Hegel a dit que le conflit entre la justice et l'injustice est promptement résolu, mais que c'est le conflit entre justice et justice qui mérite attention. C'est pourquoi on dit bien que nul n'est juge en sa propre cause. Or, c'est presque une loi de l'Etat, en tout pays, que la nation est juge souverain et dernier en sa propre cause. D'où l'on doit souhaiter un peu moins d'union, si l'on veut la paix.



Quand chacun a jugé en son secret, que le nombre décide, c'est une solution passable ; passable, non point adorable ni respectable. Mais si le nombre fait connaître d'abord quels sont ceux qui auront raison, c'est tyrannie. On déplore que les partis se fassent et se défassent, selon qu'un problème se pose, ou un autre. Mais qui déplore cela, sinon les chefs des partis ? On voudrait que le citoyen juge comme un chef de parti.



Un avocat me disait : « Les intérêts transigent toujours, les passions ne transigent jamais ». D'où je voudrais conclure que les intérêts ne sont point les véritables causes des guerres. Je me heurte ici à un lieu commun bien fort. Toujours est-il évident que l'intérêt n'est pas le

ressort des guerres, je dis de nos guerres ; car le combattant n'a rien à gagner.



On dit que le peuplé élit ses maîtres ; mais je ne vois rien de tel. Un colonel n'est pas élu ; un directeur des finances n'est pas élu ; un banquier n'est pas élu ; un industriel n'est pas élu ; un millionnaire n'est pas élu. Ces pouvoirs sont des faits de nature. Et ces pouvoirs mènent leurs guerres et leurs alliances. Les résultantes, en ces conflits, définissent le pouvoir temporel. Au vrai le peuple élit des chefs spirituels, c'est-à-dire qui jouent principalement le rôle d'arbitres et de modérateurs ; ce sont les haut parleurs de l'opinion. Les ministres, qui sont des délégués de délégués, ont bien ce rôle de parler au peuple au nom des puissances, parce qu'il faut que tous soient entendus ; mais ils ont aussi à parler aux puissances au nom du peuple, et c'est ce qu'ils ne font pas toujours. Par exemple, rappeler aux généraux qu'il y a d'autres problèmes que ceux des effectifs et de l'armement ; car un militaire prépare la guerre comme un banquier joue sur le change.



Cette femme des temps chevaleresques, qui jeta son gant au milieu des lions, afin que l'homme qui l'aimait allât le reprendre, nous représente assez bien le départ intrépide de l'homme, et aussi ce que c'est qu'être instrument et moyen pour l'orgueil d'un autre. On sait que, revenu des lions, il n'aimait plus la femme. C'était trop punir ; car il est sans doute imprudent de charger d'un tel pouvoir un être qui n'est point parfait. Ceux qui sont revenus des lions doivent pardonner, mais peut-être apprendre aussi à montrer plus de prudence qu'ils n'en

ont. C'est un difficile métier d'être citoyen ; il y faut de la ruse, et toujours laisser un peu de doute en ce qu'on aime ; en disant cela je dis encore trop. La rhétorique des gouvernants est vieille comme le monde ; celle des gouvernés est jeune encore.



Le sacrifice de soi est beau. On ne peut dire qu'il soit juste. Mais, à l'exemple de Platon, ne regardons point au sacrifié ; celui-là n'est ni diminué ni avili. Le sacrifice est profondément injuste en ceci qu'il rend injuste et puissant celui qui en profite.



Lorsque l'on s'est trouvé dupe de son courage, on le pardonne aisément, parce qu'il est doux d'être un héros, petit ou grand. Mais cela même, ce pardon aisé, se le pardonne-t-on ?

Il n'y a plus de justice si les intérêts se replient. C'est pourquoi le mélange des affections aux affaires va toujours à l'injustice. On ne mesure que ce qui résiste.



L'homme qui navigue ne change pas beaucoup la mer, ni le vent. Il doit en remercier la mer et le vent. Quelle horreur si tout se creusait, se gonflait, se calmait selon ses désirs ! On ne peut relâcher assez sur cette vue de Comte, que l'homme ne change guère la société telle qu'elle va par la nature, mais aussi que de très petites variations suffiraient à combler nos espérances réelles. Entendez les espérances de celui qui travaille, non de celui qui rêve.



L'Utopie vient de ne pouvoir rien. Le passager désire une autre mer et un autre ciel. Le pilote déplace un peu la barre.



L'action des financiers dans la politique n'est nullement politique, c'est la résistance à cette action qui est politique. La politique ne serait-elle pas la lutte industrielle entre les puissances de nature ?



Le vote des citoyens est comme un coup de rame sur la mer. Cette impuissance tant célébrée, qui est puissance, enferme une grande leçon de politique.



Des passagers qui se jettent tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, ce n'est point navigation. Il y a de même une opinion de foule qui n'est point politique. La pensée du tout n'est pas une pensée correcte du tout. Le mécanicien qui serre un écrou pense le navire tout entier comme il faut penser.



Au moment de voter, pense comme individu, non comme Léviathan.



Rassemblez toutes les causes, même les plus humbles, vous verrez que ce qui est en question, toutes les fois que les citoyens vont au suffrage, c'est la liberté de l'esprit.



Le peuple, même en révolte, n'a jamais à choisir ses maîtres ; bien plutôt il les reconnaît ; il se rallie à une puissance qui se montre. L'union et l'organisation sont ses armes ; s'il n'est vaincu, il est gouverné, et par consentement, ce qui ne laisse plus d'espérance. Cela bien compris on arrivera peut-être à accepter les pouvoirs comme des forces naturelles, et à s'en garder, comme on fait des forces naturelles.



Ce qui est nouveau sous le soleil, ce n'est point le suffrage universel, c'est le suffrage secret. On aimerait certes à dire bien haut ce que l'on pense. Dans le fait on n'y arrive point ; il y a toujours beaucoup de politesse dans nos propos, et beaucoup de prudence dans la politesse. Il arrive aussi que la difficulté de prouver modère les opinions. Car, chose remarquable, les opinions traditionnelles sont tout armées ; elles marchent avec leurs preuves, au lieu que les revendications neuves sont toutes sans rhétorique. De toute façon une opinion souvent exprimée s'use et se fatigue. Souvent aussi chacun se compose une opinion d'après un mélange et un compromis d'opinions. C'est trop tôt gouverner. Au grand jour les compromis ; dans le secret de chacun l'opinion brute. Il en est de même pour les moyens. C'est l'affaire des gouvernants de chercher les moyens. A l'électeur de faire savoir ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas.



Le dictateur règne par l'opinion et craint le suffrage ; entendez le suffrage secret.



L'humanité en chaque homme est quelque chose de silencieux et de retiré ; sans preuves ; mais c'est bien toute l'âme. Le reste n'est que corps et costume. Pensée étalée c'est pensée trahie.



Devant l'ancien pouvoir, qui se disait absolu, on ôtait d'abord son chapeau, et puis on discutait en soi-même ; finalement on ne payait guère et on obéissait mal. Chacun cherchait un profit, ou le moindre mal entre deux maux. Nous vivons maintenant, bien plus qu'on n'aurait cru possible, sur cette idée métaphysique que la patrie est la substance de notre être, et qu'ainsi nous lui devons tout. L'obéissance est trop prompte. L'Etat ressemblerait à ces fous qui font aussitôt tout ce qui leur vient à l'esprit. Nous sommes sauvés par une sorte de retenue, par une sorte d'incrédulité sourde, qui, heureusement, parvient à nous désunir.



Sois dévoué, j'y consens. On sait bien que nous le sommes tous. Mais ne le dis point trop.



Les respects couvrent le temps de la réflexion ; c'était la méthode paysanne. Craignons le régime du oui et du non. La révolte, on n'en

veut point ; alors on dit oui. Le scrutin paysan mettra un peu de poussière dans ces rouages admirables.



Les hommes sont plus esclaves que jamais depuis qu'ils ont des droits. Tout glisse comme un train de permissionnaires.



Les mœurs sont ce qui fait résistance ; mais les mœurs ne disent mot. Quelque précaution que prennent, d'avance, les politiques, afin de nous bien tenir entre le oui et le non, les élections jamais ne disent mot.



J'aime le progrès, et il me plaît d'y croire. Mais ici il s'élève une pensée sourde, c'est qu'un mal de moins maintenant, et puis encore un mal de moins, font un réel progrès, quoique ces précieux fruits du jugement n'assurent rien pour l'avenir. Au lieu que le progrès qui aménage l'avenir trompe souvent. Si j'évite un accident de route par ma sagesse, cela n'assure pas que j'en éviterai ensuite un autre ; mais c'est pourtant un élément de progrès réel. Au contraire, la police des routes diminuera bien le nombre des accidents d'une certaine espèce ; mais il viendra des machines plus rapides, et nous serons écrasés autrement. Nous n'avons plus de guerres privées ; mais il faudrait des siècles de guerres privées pour égaler ce monceau de cadavres que fait une guerre des nations en quatre ans.



On aime à dire qu'un homme est avare el qu'un autre ne l'est pas. C'est user mal des idées. Il y a de l'avarice en tout homme, plus ou moins. De même il y a du lympathique, du sanguin, du nerveux, du bilieux en tout homme. Suivant cette vue, je me demande s'il y a un état tyrannique, un état monarchique, un état oligarchique, un état démocratique. Ce seraient plutôt des fonctions en tout état, plus ou moins balancées.



Le pouvoir monarchique d'un homme qui par situation ancienne, décide, termine, signe, et qui a intérêt à faire pour le mieux, je le vois partout, dans les familles et dans ce qui y peut ressembler. Je le vois dans les administrations, et jusque dans l'agent aux voitures. Et rien ne marche que parce qu'un homme prend sur lui de décider, et que l'on juge cela raisonnable. Une assemblée ne décide rien ; un subalterne qui ne pense qu'à se couvrir ne fait rien.



L'esprit démocratique est un esprit de contrôle et de résistance, qui ne manque jamais tout à fait, qui est merveilleusement élastique, qui se traduit par sursauts quand il ne peut autrement, et qui repose tout sur le sentiment direct des effets, sans aucune appréciation des causes. C'est pourquoi un homme en vaut un autre quand il s'agit de l'exercer.



L'oligarchie se fait voir dans tous les conseils, partout où l'on délibère, où l'on vérifie, où l'on prépare, par ce mouvement raisonnable qui va toujours à représenter les grandes assemblées en des

assemblées moins nombreuses. Entre le pouvoir, qui est naturellement monarchique, et la résistance qui est naturellement démocratique, il faut de ces bureaux de pensée, où le pouvoir s'éclaire, où le peuple plaide par avocat.



Il me plaît de penser qu'il faut un peu de tyrannie aussi partout, mais diffuse. Qu'est-ce que c'est donc ? Un peu d'emportement, un peu de bon plaisir, un peu de plaisir tout court, un peu d'humeur, un peu d'arbitraire. Si le ton n'était tyrannique, comme d'un sultan, je ne sais si le bon sens se ferait entendre. Car les sanctions sont lointaines, l'esprit douteur s'éveille toujours, et la nécessité d'obéir ne serait jamais assez comprise sans les signes prompts de l'impatience, de la colère, de l'obstination, et même du caprice. Une part d'arbitraire dans le chef, petit ou grand, enlève l'espoir de discuter et de réclamer dans le moment. Telle est la part de l'irritation dans la vie des tissus. Et l'on voit bien qu'il y a un excès de tyrannie, comme de monarchie, comme d'oligarchie, comme de démocratie, et un équilibre mouvant de ces choses. En ce sens tous les partis ensemble ont raison, et chacun d'eux a tort.



Je ne sais où placer le socialisme, le communisme, et les autres idées de ce genre-là. Toutefois, si je les prends comme des fonctions, j'aperçois aussitôt que la police est communiste, puisque chacun en profite selon ses besoins, et que la poste est socialiste, puisque chacun en profite selon sa contribution. Il y aurait donc aussi un équilibre entre Capitalisme, Socialisme, Communisme. Mais pourquoi vouloir

que la propriété soit toute individuelle, ou toute collective, ou toute commune absolument ? On saisit aisément que cela ne peut être, que la diversité des situations s'y oppose. Mais il est mieux peut-être de reconnaître en toute utopie un mauvais usage des idées, que l'on prend alors comme des modèles. Platon est mal lu. Derrière les idées il y a le bien.



Partout dans notre politique, l'esprit laïque se montre ; et il se peut bien que l'esprit laïque ce soit l'esprit tout court. Et comme il ne manque point de ruses, éducation, imitation, cérémonies, rites, par lesquelles l'esprit est souvent amené à abdiquer devant lui-même, aussi trouve-t-on rassemblés sous l'esprit laïque une grande variété d'hommes, contre tout essai de tyrannie spirituelle. Et, par un refus décidé de s'accorder par force, cette réunion fait une puissante confusion, et des mouvements inexplicables.



Le prolétaire peut à peine être dit laïque ; il l'est pourtant en un sens. Car, par l'effet d'une culture courte, il méprise naturellement ce qui est sentiment, métaphore, symbole et culte, et même un peu plus qu'il ne faudrait ; ainsi il se trouve étranger et même hostile devant les formes anciennes de la religion. Par être trop laïque il se trouve hors de l'idée. C'est indirectement aussi que le prolétaire est rationaliste. Ce sont des négations, abstraites, démesurées, dont la vraie cause est que la politesse est inutile dans les métiers qui ne manient que des choses.



Il y a une partie de politesse dans l'esprit religieux ; on peut penser que ce n'est pas la meilleure ; mais c'est la plus puissante peut-être sur ceux qui vivent bourgeoisement, c'est-à-dire dont le métier est principalement de plaire et de persuader.



L'action manuelle, dans un métier que l'on sait faire, est une victoire continuelle, une suite de succès, ce qui conduit le prolétaire à vouloir changer aussitôt ce qui ne va pas comme il voudrait. Mais le bourgeois, parce qu'il vit de persuader, connaît d'autres résistances.



L'existence bourgeoise développe une coutume de respecter, beaucoup d'égards aux opinions et une crainte des changements prompts. L'esprit alors se craint lui-même ; il cherche le lieu commun. Il pense en compagnie, et selon la politesse. Cela incline, il me semble, vers l'esprit jésuite, que je prends comme un esprit d'accord, d'ordre et de politesse.



Le paysan n'est ni prolétaire tout à fait ni bourgeois tout à fait. Par la nature de ses travaux, il est attaché à la coutume. En cela il est bourgeois, et en ceci aussi que la vie patriarcale développe en lui l'esprit d'obéissance d'abord, et ensuite l'esprit d'autorité. Il serait donc disposé à croire sans examiner si, d'un autre côté, il n'avait l'esprit éclairé à chaque instant par des observations concernant les choses qu'il manie. Cette situation explique un mélange de respect et de moquerie à l'égard des choses sacrées.



Les institutions démocratiques vont à faire prévaloir l'opinion réelle sur l'opinion exprimée. Cette proposition est assez étrange pour qu'on s'arrête à l'expliquer un peu. C'est un fait que, dans n'importe quel cercle où croyants et incrédules sont mélangés, ce ne sont jamais les incrédules qui donnent le ton. C'est un fait qu'en une société où se rencontrent des hommes de droite et de gauche, ce ne sont pas les hommes de gauche qui donnent le ton. Il y a bien d'autres exemples du même genre à tirer du commerce en tous les sens et de toutes les affaires, et mille causes que le lecteur trouvera jouent toujours dans le même sens. Cependant, le suffrage secret interroge l'opinion intime, qui s'exprime alors clairement, quoique sans paroles. C'est la revanche des opinions sourdes. Qui ne voit par quelles causes l'esprit laïque se cache, et par quels moyens il se révèle ?



Occasion ici de considérer l'esprit laïque en son centre. Que la religion tienne ferme en beaucoup d'hommes, et par des raisons qui sont plus que respectables, c'est ce qu'on m'accordera. Mais, j'aperçois souvent, dans la religion moderne, la marque propre de la révolution chrétienne, qui est la pensée. Quelqu'arrogante que soit ici l'opinion extérieure, il faut, il est d'obligation que le culte soit intérieur et volontaire, ce qui suppose un entretien de l'homme avec son esprit universel, disons l'esprit, et disons Dieu. Ce jugement intime est toujours le principe du vrai repentir comme de la vraie grâce. Il faut vouloir, il faut décider de soi, ce qui suppose le moment du doute. Pascal est fort lu chez nous. Or, rien n'est plus volontaire, rien n'est

plus libre d'opinion extérieure que la foi de Pascal en ses célèbres démarches. En quoi j'aperçois cette hérésie toujours renaissante qui fait vivre l'Église. Que la Réforme soit née de ce mouvement, et que la Réforme soit un des passages à l'esprit laïque, cela est connu. On connaît moins nos Jansénistes, plus étonnants en ceci qu'il faut voir ensemble un esprit de soumission extérieure et un esprit de résistance intérieure. Cette religion secrète, et fort jalouse des droits de l'esprit, est toujours vivante chez nous. On la retrouve sous mille formes ; elle est laïque. C'est par là que les Jansénistes rejettent cette religion politique qui est celle du Jésuite. Il est évident que l'esprit jésuite n'est nullement laïque ; l'esprit jésuite, qui fait grand cas d'autorité, de coutume, de bon ton, qui s'appuie sur l'opinion avouée dans les cercles, et méprise l'opinion secrète. Et la lutte contre l'esprit jésuite, toujours politique par ses moyens, représente l'effort de l'esprit laïque chez nous depuis plus de deux siècles. Ainsi l'esprit laïque rassemble quelquefois les incrédules et un genre de croyants qui n'est pas le pire. D'où les effets imprévisibles du vote secret, qui n'analyse point, qui ne peut.



Toutes ces remarques ensemble esquisseraient une sorte de tableau des opinions muettes. Mais on ne peut guère donner plus que des pressentiments concernant ces mouvements secrets et cette société plus que secrète. Chacun vote par des pensées sourdes.

ALAIN